Marguerite Fournier

Montbrison au début du siècle

Souvenirs d'enfance

Village de Forez

Montbrison

***Village de Forez,* n° 19, juillet 1984**

Ce numéro spécial a été illustré par M. Pierre Drevet à l'aide de cartes postales anciennes de sa collection personnelle. Nous l'en remercions vivement.

V. de F.

Présentation

L'enfance, "ce trésor des souvenirs"[1] est le domaine secret de chacun d'entre nous : en nous livrant ses souvenirs d'enfance d'une Montbrisonnaise, Marguerite Fournier nous fait un don que nous apprécions à sa juste valeur. Ces souvenirs fixent pour nous les images d'une période qui est à la fois récente - mais déjà si lointaine - celle des années 1905-1913 : période récente puisque beaucoup de vieux Montbrisonnais en gardent encore le souvenir. Période lointaine car tant de choses se sont passées depuis lors qu'elle nous semble rejetée dans une sorte de préhistoire de l'époque contemporaine. Et pourtant, au regard de l'histoire, ce monde qui nous est décrit, combien pittoresque, c'était hier et il faut que notre mémoire collective le conserve car il a une irremplaçable saveur.

Est-il besoin de dire qui est Marguerite Fournier ? Sans doute non pour les Montbrisonnais de souche puisqu'elle est née à Montbrison et nous savons quelles solidarités lient ceux qui ont vécu toute leur vie au lieu de leur naissance. Mais l'évolution démographique et sociale fait qu'une population se renouvelle : nous avons donc pensé que seraient nombreux les "nouveaux Montbrisonnais" à souhaiter qu'on écrive quelques mots pour présenter la narratrice car on aime savoir de qui on lit les souvenirs d'enfance.

---

[1] Rainer Maria Rilke : *Lettres à un jeune poète* (Grasset, réédition 1984, p. 20).

Marguerite Néel est née au début du siècle, avenue Alsace-Lorraine, à Montbrison, et elle habite encore dans sa maison natale où son père était artisan menuisier. Elle me pardonnera, je l'espère, de révéler ainsi son âge mais je dois ajouter que ce qui me frappe toujours, moi qui la rencontre depuis de nombreuses années à la Diana où elle assure, les samedis après-midi, le service de la bibliothèque, c'est sa jeunesse et son ouverture d'esprit, sa joie de vivre, sa bonté et ce brin de malice qui lui fait évoquer avec humour les êtres et les choses.

Elle a épousé, en 1924, Victor Fournier, agent d'assurances et journaliste à Montbrison. Ils ont eu trois filles ce qui la place aujourd'hui à la tête d'une descendance de dix petits-enfants et onze arrière-petits-enfants. En mémoire de son époux, décédé en 1976, elle signe ses articles Marguerite V. Fournier.

Après des études à la Madeleine et après l'obtention du Brevet Supérieur, Marguerite Fournier collabora avec son mari, correspondant *du Nouvelliste* et du *Mémorial* et ensuite de *la Dépêche* : elle a ainsi suivi l'actualité locale pendant de nombreuses années, faisant son article quotidien, rendant compte des événements de la ville, faisant le compte rendu des audiences de la cour d'assises et écrivant aussi des dizaines d'articles d'histoire locale.

Pendant les années de guerre et d'Occupation, Marguerite Fournier enseigna l'histoire et la géographie à l'institution de la Madeleine. Autant de faits qui lui donnent une grande connaissance

du passé montbrisonnais. Cette connaissance lui a permis de rédiger et de publier en 1968 un livre consacré à l'histoire de sa ville : *Montbrison cœur du Forez* dont deux rééditions ont marqué le succès mérité.

Bibliothécaire de la Diana, elle rédige pour son bulletin les comptes rendus des assemblées trimestrielles et de l'excursion annuelle.

Depuis la naissance de *Village de Forez*, Marguerite Fournier a donné à notre modeste, mais bien vivante, publication, de nombreux articles, d'une plume à la fois érudite et alerte.

Cet attachement à sa ville et à son pays forézien n'a d'ailleurs pas empêché Marguerite Fournier de parcourir le monde et de visiter des pays aussi différents que le Canada, l'U.R.S.S., l'Espagne, l'Italie, l'Algérie...

Pour compléter ce portrait de la narratrice, ajoutons qu'elle a siégé au cours de deux mandats (1953-1959 et 1959-1965) au conseil municipal de notre ville, qu'elle a fait partie du groupe qui en 1953 a rénové la bibliothèque municipale et qu'elle s'occupe d'activités paroissiales et sociales. Elle fut aussi - je crois qu'elle aime bien cet épisode de sa vie – "l'actrice" principale d'un film tourné pour la télévision par Geneviève Bastid qui souhaitait évoquer par l'image son enfance à Montbrison pendant l'Occupation et se souvenait de celle qu'elle appelait alors "tante Guite".

Une vie bien remplie, on le voit, et au soir de laquelle on peut se pencher sur son enfance.

Mais pourquoi rédige-t-on ses souvenirs d'enfance ? Il y a quelques années lorsque Marguerite Fournier demanda à l'une de ses petites-filles ce qu'elle souhaitait pour ses vingt ans, celle-ci lui répondit qu'elle aimerait bien que sa grand-mère rédigeât pour elle ses souvenirs d'enfance. C'est l'essentiel du texte qui fut alors rédigé que Marguerite Fournier a bien voulu confier à *Village de Forez.* C'est un irremplaçable témoignage que nous sommes heureux de publier.

Chère Madame Fournier, vous allez certainement, vous qui êtes la modestie même, nous reprocher d'avoir trop parlé de vous. Permettez-moi de vous dire que ces quelques lignes vous sont dues et qu'elles sont le signe de l'estime et de l'affection que tous vos amis vous portent.

Et je souhaite aux lecteurs de *Village de Forez* de trouver autant de plaisir que nous en avons eu nous-mêmes à lire les pages qui suivent.

Claude Latta

Montbrison au début du siècle

Les premières images qui me reviennent à la mémoire sont, évidemment, celles de mon quartier, cette avenue Alsace-Lorraine tracée en 1867 pour desservir la gare du chemin de fer P.L.M. inaugurée en 1865.

Elle était, dans mon enfance, beaucoup plus vivante qu'aujourd'hui : les distractions y abondaient, surtout à l'heure des trains. On prenait plaisir à regarder passer les voyageurs, bagages en main, et l'on était ainsi journellement renseigné sur les événements familiaux de la cité :

Tiens, voilà les invités de la noce des X qui arrivent... La belle-mère n'a pas l'air commode !… La petite Y fait demain sa première communion, les grands-parents, les oncles, les tantes, tout le monde débarque avec son cadeau... Les Z viennent à l'enterrement de leur oncle à héritage avec une superbe couronne... Ils y ont mis le prix ! etc. Les veilles de fêtes carillonnées, c'était un véritable défilé !…

Nous regardions aussi monter et redescendre, au trot de leurs deux chevaux, les omnibus faisant le service entre la gare et les deux grands hôtels montbrisonnais : *Le Lion d'or* (propriétaire Gréa) et l'*Hôtel de la Poste* (propriétaire Aurand)... Il y avait aussi le courrier d'Ambert qui, par Saint-Anthème, assurait la liaison entre le Forez et le Livradois et transportait, même en hiver, des voyageurs frileux enveloppés dans de chaudes pelisses.

L'omnibus devant la gare

Il nous arrivait ponctuellement des hôtes de marque. Quatre fois l'an, la calèche du palais de justice montait attendre le conseiller de la cour venant présider la session des assises. Elle le conduisait à son appartement particulier, au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Allard devant lequel une sentinelle du 16e d'Infanterie monterait la garde pendant toute la durée du séjour...

Une fois tous les deux ans, la calèche de Mme de la Bâtie (grande bienfaitrice des paroisses de Montbrison), conduite par un cocher à favoris, de grand style, allait cueillir à la descente du train de Lyon son éminence le cardinal archevêque, primat des Gaules, en tournée de confirmation... Les cloches sonnant à toute volée donnaient à cette arrivée une solennité dont nous, habitants de l'avenue, nous sentions particulièrement fiers...

Mais il y avait aussi les humbles, tous ceux qui, à longueur de journée, passaient devant notre porte, marquant parfois un petit arrêt

sur notre banc (nous avions contre le mur de la maison, sous la fenêtre, un banc de jardin peint en vert fort apprécié des promeneurs).

Cela commençait de très bonne heure par la gardeuse de chèvres escortée de ses trois ou quatre biquettes qui broutaient au passage les surgeons des platanes de l'avenue.

Puis venait la laitière portant sa biche de lait. Elle s'arrêtait devant les maisons de ses clients, engageait une petite conversation et emplissait les pots d'un bon lait crémeux très apprécié des malades et de tous ceux qui avaient besoin de fortifiant.

Le garçon boucher en tablier blanc venait livrer la commande prise la veille. On était servi à domicile en ce temps-là !... C'était ensuite le boulanger transportant sur une couronne de velours rouge placée sur sa tête une pyramide de pains dorés. J'admirais son adresse et son sens de l'équilibre.

A la boulangerie, chaque client avait sa "coche", grande règle de bois sur laquelle un trait fait au couteau indiquait le poids du pain livré chaque jour (trait simple pour la livre, trait barré pour le kilo). On payait au mois. La boulangère limait la coche et l'on recommençait à l'entailler le lendemain.

Il n'y avait d'ailleurs à Montbrison qu'un unique marchand de primeurs : le père Beaujeu. C'était un vieil homme quelque peu bancal, vêtu, hiver comme été, d'un complet de velours côtelé et coiffé d'un éternel panama. Il tenait, place Saint-André, une toute petite boutique tapissée avec les illustrés de l'époque : *Le Petit Parisien*, *Le*

petit Journal, etc., mais il ne se contentait pas d'y attendre les clients. Chaque après-midi, il parcourait les rues de la ville, poussant une voiturette de marchand des quatre-saisons. On l'entendait venir de loin, mi-criant, mi-chantant son refrain attitré :

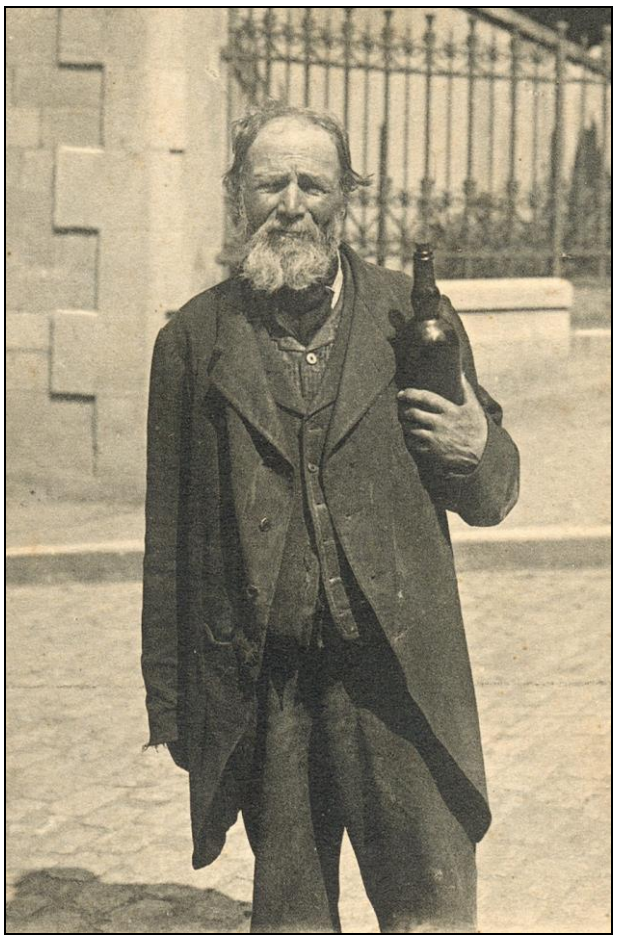
Allez les ménazères (car il zozotait) *voilà le petit pois, voilà le melon, voilà la courze* (c'était, avec lui toujours au singulier).

La tactique pour ma mère était de faire la sourde oreille et de lui laisser continuer son chemin... puis de le rappeler au platane suivant :

- *Eh ! Père Beaujeu qu'avez-vous de bon aujourd'hui ?*

Il n'avait pas son pareil pour vanter sa marchandise et ses affaires allaient bon train. Il fut le premier à Montbrison à recevoir de la marée fraîche mais ne la promena pas dans les rues, la réservant pour le magasin.

Parmi les figures populaires d'autrefois, je revois aussi Bobèche, le poète du Calvaire, que mes parents interpellaient parfois pour lui faire réciter ses vers. Très poli, il enlevait respectueusement son chapeau de feutre bosselé, et, debout sur le trottoir, sa tête blanche toute nimbée de la lumière du jour finissant, il débitait son dernier poème. Il en composait à propos de tous les événements montbrisonnais : un mariage, une fête, un concours de musique, la construction d'un bâtiment, etc. Et cela rimait toujours !



Bobèche, le poète du Calvaire

A la nuit tombante, nous regardions passer un personnage pittoresque, entré, depuis, dans la légende : c'était l'allumeur de becs de gaz, ou, plus poétiquement,"l'allumeur de réverbères". Sa longue perche sur l'épaule, il parcourait les rues de la ville suivant un trajet immuable dont notre avenue marquait l'ultime parcours. Il s'arrêtait devant chaque lampadaire, en tournait la clef et l'allumait. Le lendemain, au petit jour, il accomplissait la manœuvre inverse, mais nous n'étions pas là pour le voir.

J'ai connu aussi *La Marie-Dentelle*, une vieille clocharde qui fumait la pipe autour des arbres, insultant tous ceux qui passaient… J'ai connu *Minimi*, le roi des poivrots, poursuivi par une horde de gamins braillards... bref, tout le folklore montbrisonnais.

Nous étions quelquefois gratifiés d'un petit spectacle ambulant : montreur d'ours ou de singe savant, joueur d'orgue de barbarie faisant tournoyer une petite fille en oripeaux que nous regardions de notre fenêtre d'un air extasié.

Mais ce qui est resté le plus vivace dans mon souvenir c'est le défilé, presque quotidien, du régiment allant de la caserne au Champ-de-Mars ; la musique jouant des marches entraînantes, le tambour-major lançant très haut sa canne pour la rattraper prestement, les officiers aux épaulettes dorées caracolant sur leurs chevaux bien bichonnés, les soldats du 16e en pantalons rouges, arme sur l'épaule... Tout cela brille dans la lumière des beaux jours d'autrefois. Comme ils me paraissent loin !

Fanfare du 16e régiment d'infanterie

Concert du 16e régiment sous les platanes

Les inventions du siècle

Lorsque je pense à tout ce qui est survenu depuis mon enfance dans le domaine scientifique, il me semble sortir de la préhistoire... Je me sens contemporaine de *l'homme des cavernes* !...

Pourtant, mes parents ont toujours été à l'avant-garde du progrès. Ils aimaient les nouveautés et ne redoutaient pas le "qu'en-dira-t-on". Mon père fut le premier à installer, au début du siècle, des machines-outils, transformant ainsi son atelier de menuiserie à la main en atelier de "menuiserie mécanique"... Ces machines marchaient au gaz, mues par un énorme moteur à volant placé au fond de l'atelier sur un bâti de ciment qui tournait en faisant un bruit sourd accompagnant de sa voix de basse la voix grinçante des scies. "Zzzim !… Boum ! Boum ! ... Zzzim… Boum ! Boum !... Mon enfance a été bercée par cette chanson.

Dieu sait si cette innovation effaroucha les Montbrisonnais. *Ces machines-là brûlent le bois*, disaient-ils d'un ton sentencieux en passant devant la porte de l'atelier. Peu s'en fallut que mon père ne perdit alors tous ses clients !

Se sentirent également lésées les petites vieilles qui venaient journellement remplir leurs "boges" de copeaux, ces longs copeaux soyeux tirebouchonnant comme des boucles blondes... On ne leur

offrit plus que des "fresilles" ! Finies aussi pour elles les bonnes causettes entre les établis avec les compagnons en tablier bleu maniant le rabot ou la varlope... Le vacarme assourdissant du moteur et des machines leur en enlevait toute envie... Et ce fut une page de tournée... Tant d'autres l'ont été depuis !

L'éclairage

Dans mon enfance - c'est-à-dire au début du siècle, nous nous éclairions au pétrole. Plus que la lampe elle-même, je me souviens de l'abat-jour qui la coiffait et rabattait la lumière sur la table de la cuisine. C'est dans ce halo de clarté que la vie de famille prenait, chaque soir, son intimité et sa douceur. Maman raccommodait bas et chaussettes, Papa lisait son journal, nous les enfants, apprenions nos leçons et faisions nos devoirs, bien près les uns des autres, tandis que le reste de la pièce était noyé dans l'ombre.

Nos chapeaux de lampe avaient leur importance. On les choisit sait avec soin au bazar ou sur le marché, et comme ils nous duraient longtemps, on connaissait par cœur les motifs qui les illustraient, scènes champêtres, scènes militaires, fleurs, insectes, papillons se détachant tout brillants sur un fond noir... Pour circuler d'une pièce à l'autre et pour monter dans les chambres, nous avions des "lampes

pigeon", plus pratiques que des bougeoirs dont l'emploi était encore très répandu à cette époque.

A la salle à manger nous avions une suspension à globe d'opaline vert pâle entouré d'une frange de petites perles de verre. Un luxe !... Elle répandait une lumière très douce. Un jour, on la transforma en lampe à gaz et ce fut un émerveillement pour moi de voir le manchon, devenir incandescent jusqu'au point de nous éblouir... Enfin, nous eûmes l'électricité presque les premiers à Montbrison, peu de temps avant la ville.

Je crois que c'est aux alentours de 1909 que les becs de gaz disparurent pour faire place à des becs électriques et que Montbrison perdit à tout jamais son "allumeur de réverbères". Mais il y avait eu un précurseur : M. Morel, l'horloger bijoutier de l'angle de la rue Tupinerie et de la rue du Marché (aujourd'hui bijouterie Stahl), doublé d'un inventeur. Il avait installé dans le sous-sol de son magasin une dynamo fournissant l'éclairage de sa vitrine. Le soir du 8 décembre, il participait à sa manière aux illuminations de l'Immaculée Conception.

Les gens se pressaient en foule devant son magasin. D'abord tout était plongé dans la nuit ; on entendait, sous le trottoir, la machine faire "toc-toc" puis on distinguait une petite clarté dans la vitrine. Le public retenait son haleine... La petite clarté augmentait d'intensité et devenait une guirlande de feu dans laquelle scintillaient les montres et les bijoux... Puis, tout à coup, "crac"... plus rien... la nuit était revenue... Dans le sous-sol, la dynamo s'époumonait en vain !... Au moment où, de guerre lasse, les spectateurs déçus allaient abandonner la place, la lumière tremblotait à nouveau... et c'était l'embrasement !... Et il en était ainsi pendant toute la soirée...

Le soir où Montbrison eut son éclairage électrique, mes parents nous emmenèrent le contempler. Quelques Montbrisonnais en faisaient autant et baguenaudaient autour des lampadaires, surtout celui de la place de la Grande-Fontaine, à l'emplacement où s'élève aujourd'hui le monument des Combattants. Ayant rencontré des

amis, nous avons fait ensemble la tournée des "Lumières de la Ville"...

Chez nous, bien sûr, en même temps que la lumière, on fit installer la force à l'atelier et le vieux moteur à gaz, désormais réduit au silence, n'en continua pas moins à trôner, inutile, sur son socle, pendant quelques années encore.

Les moyens de locomotion

J'ai connu le règne du cheval. La plupart des familles aisées de la ville avaient le leur. On l'attelait le dimanche pour aller faire un petit tour à la campagne. Le nôtre s'appelait *Titi*, il avait une robe brune, n'était pas très gros mais très malin et aussi têtu qu'un bourricot. Il avait son écurie tout près de nous, derrière la maison ; lorsqu'on

descendait au jardin, on était salué au passage par un doux hennissement, et il nous tendait gentiment son museau pour recevoir une caresse.

La voiture était un break, bien commode pour les promenades en famille. On pouvait s'installer nombreux en se serrant sur les banquettes. Mon père montait sur le siège, prenait les guides en main, et l'on s'en allait goûter sur l'herbe dans la campagne fleurie. On dételait le cheval et on l'attachait à un arbre pendant ces agapes champêtres. Et puis l'on reprenait la route au soir tombant, les bras chargés de narcisses ou de touffes de genêts...

Il y avait aussi les promenades professionnelles. Mon père nous emmenait visiter ses chantiers. C'était l'époque où les communes rivalisaient de zèle pour faire construire mairies et écoles, le plus souvent groupées en un édifice commun... Très bon menuisier, mon père s'était vu confier une grande partie de ces travaux et il était tout fier de nous les montrer. Nous faisions ainsi connaissance avec les maîtres d'école qui nous offraient parfois de petits présents : légumes ou fleurs de leurs jardins... Je revois toujours ce couple d'instituteurs de Chalain-d'Uzore qui nous avait chargés de coloquintes aux couleurs surprenantes et aux formes extraordinaires... Je n'ai jamais retrouvé les pareilles.

Notre plus long parcours en voiture à cheval a été pour Saint-Jean-Soleymieux, en avril 1908. Je me souviens avoir trouvé le trajet interminable. 16 kilomètres !... Comme c'était long en ce temps-là !

Chaque samedi, Montbrison devenait le rendez-vous de tous les chevaux de la plaine et de la montagne. C'était le long des routes y conduisant l'incessant défilé des carrioles amenant leurs occupants au marché. Mais avant d'entrer en ville il fallait marquer l'arrêt devant le bureau d'octroi et répondre à la question du préposé : *Qu'avez-vous à déclarer ?* Ces bureaux existaient à toutes les entrées de la ville et chacun respectait la loi.

Tous ces attelages donnaient à Montbrison un aspect autrement pittoresque que celui des voitures automobiles d'aujourd'hui. On les retrouvait les bras en l'air aux abords des auberges tandis que les chevaux se reposaient à l'écurie. Le marché fini, les produits de la ferme vendus, argent échangé contre de beaux articles manufacturés, les patrons venaient à leur tour se restaurer et s'attardaient souvent à table, heureux de cette coupure hebdomadaire dans la monotonie de leur existence... Les jours de foire, l'animation était encore plus grande... Montbrison jouait vraiment son rôle de capitale pour toutes les bourgades alentour... Le commerce y était florissant, aucun ne voulant regagner son village les paniers vides...

Jour de marché

Ces chevaux de campagne étaient, en général, de solides percherons très appréciés par les agriculteurs pour leur robustesse. Les chevaux de ville paraissaient à côté d'eux tout fringants... On les employait surtout pour les cérémonies : mariages et enterrements...

Comme ils étaient beaux les mariages d'autrefois avec leurs fiacres attelés de chevaux conduits par un cocher au fouet enrubanné!… Ils venaient se ranger en bon ordre devant le domicile de la mariée après être allés aux quatre coins de la ville quérir les invités... Cela ne passait pas inaperçu et tout le monde participait à la joie du foyer qui allait se fonder... Le fiacre de la mariée était le plus joliment décoré ; elle y montait, pour se rendre à l'église, avec son père, et en revenait avec son époux... Les chevaux trottaient allègrement sur les pavés sonores, les cloches carillonnaient gaiement. Il y avait de la joie dans l'air.

Quel dommage que la photo n'ait pas immortalisé le spectacle. Je l'ai vainement cherchée dans les albums de famille. Le souvenir des mariages en fiacre n'appartient plus qu'au rêve.

Dans le même ordre d'idées, celui des enterrements relèverait plutôt du cauchemar... Comme ils devaient se sentir malheureux ces pauvres chevaux de corbillard, caparaçonnés de housses noires semées de larmes d'argent et coiffés de plumets fantasmagoriques ! Le plus beau est que personne ne s'en indignait et n'avait, au contraire, que respect pour une famille assez riche pour offrir à son défunt pareille mascarade.

J'étais bien petite lorsque je vis la première voiture "marchant sans cheval"... Une nouveauté qui me frappa autant que la première lampe "s'allumant sans allumette"... Le progrès continuait sa marche...

Cette première automobile appartenait à un de nos voisins. C'était une torpédo "Grégoire". Il la conduisait en "peau de bique", une toque enfoncée sur le nez et les yeux protégés par d'énormes lunettes. Ces premiers automobilistes avaient tout de l'ours savant…Lorsque sa femme l'accompagnait, elle revêtait un ample cache-poussière et nouait une écharpe sur son large chapeau, ce qui lui donnait l'air d'être sous cloche...

Il fallut attendre la fin de la guerre de 1914 pour que mon père fit l'acquisition de sa première voiture, une Ford haute sur pattes qu'il conduisait avec fierté.

C'est en 1911 que la première machine volante apparut dans notre ciel : c'était le biplan du sénateur-aviateur montbrisonnais, Emile Reymond, un des pionniers de l'aviation, qui devait, trois ans plus tard, tomber au champ d'honneur, les ailes brisées. Il tournoya trois ou quatre fois autour du clocher de Notre-Dame sous les regards admiratifs de ses compatriotes. Ils associèrent son exploit (toutes proportions gardées) à celui de Blériot traversant la Manche, deux ans plus tôt, en 1909.

En "torpédo" devant la Diana

Le cinéma

J'ai connu les premiers balbutiements du cinéma comme tous ceux qui ont vécu au début du siècle : images floues et sautillantes, scènes burlesques et hilares.

Auparavant il y avait eu la lanterne magique et nous en avions une à la maison. Eclairée d'abord par une lampe à pétrole, elle le fut par la suite par une lampe à acétylène dont la lumière éblouissante n'avait d'égale que l'abominable odeur.

On nous menait aussi aux projections, salle Saint-Pierre, où on nous passait des vues sur Lourdes et sur les missions. L'éclairage de la lanterne était fourni par un gaz oxhydrique contenu dans d'énormes bouteilles que nous observions avec crainte.

C'est dans cette même salle Saint-Pierre (et non à la Maison des œuvres Notre-Dame – aujourd'hui Rex - construite seulement en 1912) que je vis les premiers films comiques de l'époque : *Toto apprenti*, et surtout *les Tribulations de deux Chinois à Paris*. Un mauvais plaisant avait noué ensemble leurs nattes pendant qu'ils dormaient sur un banc et ils s'étaient livrés à une course folle à travers la capitale, renversant les passants, les kiosques à journaux, les étalages des magasins, les voitures des quatre-saisons, jusqu'à être - enfin ! - arrêtés par la Tour Eiffel... C'était si bien parti qu'on croyait qu'elle allait y passer elle aussi... Le public riait aux larmes.

Voici, à titre de curiosité, le programme d'une de ces séances, en date du 9 octobre 1910 :

Première partie

1 – La Valse à la mode (scène burlesque)

2 – Pèlerinage à Jérusalem

3 – Vengeance indienne (drame)

4 – Au pays de l'or (grande féerie en couleurs)

5 – Le sommier (comédie)

Deuxième partie

6 – Le port de Gênes

7 – On ferme à 5 heures, ou les mésaventures d'un petit Parisien

8 – Un talent méconnu (scène comique)

9 – La fabrication du champagne (industrie)

10 – Haine d'esclave (drame)

Troisième partie

11 – Déménagement artistique (comique)

12 – Voyage en Chine. Visite de la ville d'Hang-Chou-Fu

13 – Le gendarme a bon œil (scène comique)

14 – Le chien justicier (drame réaliste)

15 – Chez nos alliés les Touaregs

16 – La journée des dupes…

Si l'on compte bien, cela fait seize films pour... 25 centimes, à l'époque : cinq sous !

Je devais avoir six ans lorsque je vis le premier cinéma ambulant s'installer Place Eugène- Baune, devant mon école. Son propriétaire était *Kobelkoff*, l'homme tronc. Il était actionné par une machine à vapeur toute blanche, véritable bijou dans son écrin. L'école nous y mena. Je n'avais encore jamais rien vu d'aussi beau. Je me souviens, comme si c'était hier, d'un film sur la vie de Jésus commençant par

l'Annonciation : la Vierge était agenouillée à côté d'un grand lis, l'Archange Gabriel s'avançait vers elle à petits pas dans une lumière de rêve. Je me sentais tout émue. De retour en classe, on nous fit écrire nos impressions : ce fut certainement ma première composition française ; j'aurais dû la conserver.

Installation foraine sur la place Grenette

Chaque année, pour la Saint-Aubrin, arrivait le cinéma *Royal-Bio*. C'était une modeste baraque bâchée dans laquelle le public prenait place sur d'inconfortables banquettes disposées en plan incliné. Tous les soirs, il y avait foule.

Une fois la fête passée, alors que les autres forains démontaient leurs manèges, Royal-Bio s'attardait dans notre sous-préfecture, ceci à la grande joie des habitants. Ce séjour se prolongeait de deux à trois semaines. Au crépuscule, la sirène de sa machine à vapeur retentissait annonçant la représentation. Nous répondions souvent à

son appel. Nous aimions ses films où le comique se mêlait au tragique : beaucoup de scènes burlesques, de disputes, de scènes de ménage dans lesquelles, après avoir cassé toute la vaisselle et esquinté le mobilier, les protagonistes s'en prenaient invariablement à la suspension de la salle à manger qui s'effondrait en entraînant le plafond dans sa chute... des courses éperdues par monts et par vaux : *Gribouille a volé un tapis*, *Dix femmes pour un mari*, etc. Plus cela allait vite, plus on riait.

Et puis, Royal-Bio était un cinéma... parlant. Bien sûr, les films s'accompagnaient de légendes que toute l'assistance lisait en chœur, mais il y avait aussi un employé de l'établissement (M. Bessmer) qui n'avait pas son pareil pour les commenter. Il y mettait une intensité propre à faire passer le frisson dans le public. Il avait aussi la manie d'annoncer l'événement qui allait se produire par une phrase rituelle : "Et à seule fin…", ce qui donnait, par exemple :

Et à seule fin de ne pas se mouiller, Gribouille se jette à l'eau.

Et à seule fin de sauver son enfant, la mère se précipite au devant du fauve, etc.

Parfois on mettait en marche le phonographe pour accompagner les scènes illustrant les chansons à la mode. Toute la salle chantait avec lui :

Caroline, Caroline, mets tes petits souliers vernis,

Ta robe blanche des dimanches et ton beau chapeau fleuri…

C'est la valse brune, les chevaliers de la lune...

Viens Poupoule, viens Poupoule, viens... etc.

Surpris à Montbrison par la guerre, Royal-Bio devait y demeurer immobilisé pendant plusieurs années ce qui nous valut de voir les grands films à épisodes du temps : *Fantomas*, *Les Mystères de New-York, Judex*... C'est aussi en pleine guerre de 14 que s'ouvrit la première salle de cinéma de la ville l'*Astrée*, avec, comme film inaugural : *La Flambée*.

Fêtes et spectacles

Nous n'étions pas privés de spectacles, tout au moins dans la mesure de ce qui existait à l'époque. Nos parents nous conduisaient volontiers au cirque, au théâtre, au cinéma, aux baraques de la fête foraine de la Saint-Aubrin.

Mon premier souvenir se rapporte à l'une de celles-ci où l'on exhibait des oiseaux et des animaux savants. C'était le *Théâtre Denis*, du nom de deux superbes perruches dressées, M. et Mme Denis, qui savaient faire toutes sortes de tours... Il y avait aussi des mamans chattes qui promenaient leurs chatons dans des voitures de bébés.

Nous montions sur les chevaux de bois, ces bons chevaux d'autrefois immobiles sur leur socle (ce n'est que plus tard que l'on inventa les chevaux et les cochons qui montent et descendent). Un vieux cheval (vivant celui-là et, le plus souvent, aveugle) faisait tourner le manège aux sons d'un orgue de barbarie ou d'un brunophone alimenté par des cartons perforés. Il s'en échappait des airs de valse : *Sur les grands flots bleus*, *Le pas des patineurs*, *La grotte de cristal*, et une entraînante musique militaire. Au centre du manège, autour du mât, se trouvaient des fauteuils de velours rouge sur lesquels personne ne s'asseyait jamais.

On nous menait aussi "voir les vues" dans une baraque à l'aspect mystérieux. Sans dire un mot, les gens défilaient le long d'une tenture dans laquelle étaient pratiquées des ouvertures en forme de hublots. En regardant au travers, on voyait, très grossies, les images fixées derrière sur une planche. C'étaient des scènes d'actualité relatant les grandes catastrophes (inondations, tremblements de terre, éruption du Vésuve, etc.) et les événements sensationnels... Certaines étaient plus reposantes : mariages princiers, enfants royaux... On nous montrait aussi les grands de ce monde : le président Fallières, le pape Pie X, le tsar Nicolas...

Je fus très impressionnée par le premier musée de cire que je vis pour une Saint-Aubrin avec ses personnages grandeur nature, notamment Napoléon avec ses deux épouses : Joséphine et Marie-Louise... Il y avait plus loin, caché sous d'épais rideaux, le coin réservé aux militaires et interdit aux familles, où l'on exhibait pour

deux sous de plus certain sujet anatomique destiné à leur montrer les ravages causés par de vilaines maladies afin de les en dégoûter à tout jamais.

La fête se terminait par le feu d'artifice tiré au carrefour appelé aujourd'hui le Rond-Point... suivi du grand bal champêtre qui n'avait pas son pareil de vingt lieues à la ronde... Ah ! ce bal de la Saint-Aubrin d'autrefois ! Mes yeux d'enfant en ont gardé un souvenir ébloui...

Lorsque, sortant de la pénombre de la rue Tupinerie et de la rue Grenette, on débouchait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on se trouvait tout à coup transporté au royaume de la lumière. Le portique d'entrée avait la majesté d'un arc de triomphe. On y lisait en lettres de feu : "Vive Saint Aubrin"... Tout le bal était éclairé par des flambeaux accrochés en grappes, comme d'énormes raisins, dans une symphonie de vert et de blanc. Des guirlandes de feuillage délimitaient l'enceinte réservée aux danseurs à l'extérieur de laquelle les cafetiers de la place avaient disposé leurs tables.

J'étais trop jeune pour danser mais m'amusais aux confetti avec mes petites compagnes tandis que, sur l'estrade, l'Harmonie Montbrisonnaise enchaînait les polkas, les mazurkas, les valses, les scottishs (nous prononcions "les sautiches", et cela sonnait tellement mieux !).

Il y avait en ce temps-là beaucoup de marchands de confetti autour du bal. Leurs étalages étaient éclairés par de grosses lampes

acétylène. On y voyait accrochés en grappes compactes des sacs de gaze de toutes tailles, gonflés de confetti de toutes couleurs. D'autres étaient vendus au détail à l'aide d'une mesure de bois ou d'étain. Les danseurs venaient entre une polka et un quadrille renouveler leur provision et plongeaient avec délices leurs mains dans ce flot mousseux.

Car il ne fallait pas manquer de munitions pour la bataille... une bataille toute pacifique, bien sûr, mais qui avait pourtant ses luttes serrées, ses attaques et ses escarmouches. Lorsque, s'avançant à pas feutrés, l'adversaire vous attaquait sournoisement par derrière, il fallait avoir la main toute prête dans le sac pour l'aveugler prestement d'une poignée de confetti lancés d'un geste prompt.

Bataille de confetti semblable parfois à une bataille de boules de neige, d'une neige aussi rose que celle des pêchers en fleur... Bataille de confetti qui mettaient une auréole à la chevelure sur laquelle ils s'accrochaient et rendaient si joli le visage rosé d'animation des jeunes filles d'autrefois !

Le lendemain un tapis moelleux et doux recouvrait la place. Les gosses du "patro" (Patronage de vacances de Notre-Dame) y venaient remplir des sacs pour leurs jeux de piste ; le reste s'en allait par tombereaux à la décharge municipale... On croyait voir passer une vendange…

De toutes les fenêtres pleuvaient des pétales de fleurs... C'étaient les confetti semés la veille sur les carpettes et les descentes de lit au

retour du bal... Il fallait les secouer avec vigueur et il n'était pas rare d'en retrouver de nombreux mois plus tard, blottis entre les fentes du parquet... C'était comme un peu de rêve oublié qui remontait subitement au jour... Rêve aujourd'hui à jamais envolé sur l'aile des polkas et des valses.

J'ai gardé une certaine nostalgie de ces "Saint-Aubrin" d'autrefois... de la lumière tamisée par les flambeaux... de l'odeur un peu âcre des guirlandes de lierre et d'aiguillettes de sapin piquetées de roses de papier... et peut-être, par-dessus tout, des confetti, lutins endiablés et sautillants de ces belles nuits montbrisonnaises.

Au théâtre

Si les grandes personnes étaient favorisées de nombreuses représentations au théâtre municipal où les tournées se succédaient (je me souviens, entre autres, des *Tournées Barret*), nous, les enfants, n'y étions conduits qu'une fois l'an pour le concert-spectacle offert par la Société musicale à ses membres honoraires, généralement en février. Je ne savais pas qui étaient ces "membres z'honoraires" dont nous faisions partie, mais ils évoquaient pour moi un événement à la fois mondain et familial.

Au premier rang du balcon, dans nos plus beaux atours, nous nous grisions de musique, de chants et de rires. Les morceaux exécutés par l'Harmonie Montbrisonnaise sous la direction de son chef M. Frot, alternaient avec des monologues comiques, du genre troupier, très en vogue avant la guerre de 14, des airs d'opéra chantés par des dames en grand décolleté accompagnées par des messieurs en queue-de-pie, un œillet à la boutonnière, des saynètes gaies où tout le monde s'amusait de bon cœur... Nous avions souvent, ce jour-là, la primeur d'une pièce composée tout exprès par un Montbrisonnais poète, Victor Jacquet, simple employé des P.T.T. qui a laissé des œuvres de qualité, tant en vers qu'en prose, et à qui l'on ferait bien de rendre hommage un jour.

Le théâtre, c'était aussi pour moi un cadre féerique... Je revois les galeries blanches et or décorées de motifs en stuc, le plafond peint où les amours volaient dans les nuages parmi des guirlandes de roses, autour des cartouches portant en majuscules les noms de Molière et de Racine, l'éclairage au gaz papillotant de la salle et de la

scène... les loges à rideaux cramoisis retenus par des cordelières à glands dorés : celle de M. le maire à droite, celle de M. le sous-préfet à gauche, où venaient s'accouder les élégantes du siècle... J'en ai gardé un souvenir émerveillé.

Au premier plan, le théâtre municipal dans l'aile gauche de la mairie

Lorsque revenaient les beaux jours, il n'était pas rare de voir un théâtre en plein air s'installer Place Eugène-Baune. Nous avons beaucoup fréquenté un de ceux-ci, le théâtre Tuyet où l'on jouait des mélodrames : *la Porteuse de pain*, *les deux orphelines*, *A la grâce de Dieu*, *Geneviève de Brabant,* etc. Montbrison en était friand et, chaque soir, les bancs étaient pleins. Les artistes passaient dans les rangs à l'entracte pour vendre de petits bouquets, ce qui donnait l'occasion de les voir de près. Ils faisaient aussi la quête parmi le public, très nombreux, qui se pressait à l'extérieur et s'appuyait sur les

barrières. Je n'appréciais pas particulièrement ce spectacle que je trouvais vulgaire mais mes parents en raffolaient.

Je préférais de beaucoup Benoist-Mary, un comique lyonnais, du genre Mère Cotivet, qui donnait régulièrement des représentations salle Saint-Pierre. Avec sa troupe, composée uniquement de messieurs (à cette époque on n'admettait pas une troupe mixte sur une scène paroissiale !) il interprétait des comédies de Labiche. Je me souviens entre autres de *la Poudre aux yeux* où, déguisé en femme, il était sensationnel !

Guignol, si cher à nos voisins lyonnais, faisait parfois chez nous une courte apparition. Nous ne manquions pas la séance (encore salle Saint-Pierre). En 1908, il nous donna une parodie de Cyrano de Bergerac. J'avais 7 ans, je n'avais, bien sûr, jamais entendu parler d'Edmond Rostand, mais c'est grâce à Guignol et à Madelon que je fis connaissance avec Cyrano et Roxane... Je devais m'en souvenir toute ma vie et ne peux voir jouer ce chef-d'œuvre de l'art dramatique sans y superposer une image enfantine : celle de Cyrano-Guignol qui fit rire les petits Montbrisonnais en l'an de grâce 1908, dans la salle Saint-Pierre.

Cela c'était le profane. Il y eut aussi le sacré.

Ma grande révélation fut *les Mystères de Noël* joués en 1911, salle Saint-Pierre, par de jeunes Montbrisonnais. A cette occasion, mon père avait reçu une commande d'instruments de musique en bois : lyres et violes, pour les anges.

Nous étions au premier rang de la galerie et dominions le parterre. L'orchestre, composé d'excellents musiciens amateurs, était dirigé par notre compatriote, Paul Pagnon, dont je ne voyais que les longs cheveux d'artiste qu'il rejetait en arrière en battant la mesure.

Comme c'était beau !... Les bergers, les anges, descendant du plafond sur une escarpolette, ou apparaissant immobiles derrière un rideau de gaze les rois-mages arrivant en un majestueux cortège précédés et suivis de leurs pages. J'admirais surtout le roi noir et ses petits pages assortis portant des chasse-mouches de plumes... L'apothéose finale groupait tous les acteurs autour de la crèche en un tableau vivant digne de la palette d'un maître primitif. Je goûtais intensément le spectacle et participais au Mystère avec toute la ferveur de mes 10 ans.

Cette année-là, les Mystères de Noël se jouèrent plusieurs dimanches de suite et attirèrent la foule des environs ; ils furent repris plus tard par une autre génération, avec une mise en scène plus étudiée mais, pour moi, qui avais vu les premiers avec des yeux d'enfant, ce ne fut jamais pareil.

Salle Saint-Pierre, rue du Collège

Au cirque

Nous ne manquions jamais une représentation de cirque. Le premier dont je me souvienne s'appelait le *cirque Printania*. On y voyait un acrobate se laisser choir, du haut d'une pyramide, sur une table couverte de poignards, la pointe en l'air, ne laissant au centre qu'un infime espace pour poser les pieds... Sa chute était accompagnée par un lugubre roulement de tambour... Le public frissonnait avant d'éclater en bravos pour saluer la réussite de l'exploit.

Il y eut aussi le *cirque Bureau* avec sa belle cavalerie et les filles des propriétaires, les *sœurs Bureau*, qui vendaient leurs jolies frimousses en cartes postales... Il y eut surtout l'immortel *Pinder*, le

roi des cirques, dont la couronne ne s'est pas ternie depuis bientôt un siècle.

Avant la représentation, nous avions la cavalcade. Lorsque j'étais à l'externat Notre-Dame, on nous alignait sur le trottoir du boulevard pour la voir passer. Venait d'abord le char des musiciens créant l'ambiance, puis celui des clowns déployant de larges sourires, enfin celui de la reine tiré par une vingtaine de chevaux blancs superbement harnachés. On voyait aussi un écuyer acrobate vêtu d'un costume d'écailles scintillantes, en équilibre sur deux chevaux ; et, fermant la marche, les lourds éléphants au pas tranquille...

Ce spectacle était l'avant-goût de celui qui nous attendait le soir sous le chapiteau et nous procurait de la joie pour toute une année...

Il est curieux de constater que ces plaisirs du cirque ont gardé, au cours des âges, toute leur intensité et enchantent les enfants d'aujourd'hui comme ils ont enchanté ceux d'hier... Et il n'est aucun adulte qui ne pénètre sous ces grandes bâches mouvantes sans y retrouver son âme d'enfant.

Le quatorze juillet

Au temps où Montbrison était ville de garnison et avait son régiment, le 16e d'Infanterie, la revue du 14 juillet était la grande parade militaire de l'année. Elle se déroulait sur le boulevard, devant les autorités en chapeau haut-de-forme, aux accents des pas redoublés joués par la musique du régiment. Elle était suivie du défilé des troupes et de la compagnie de sapeurs-pompiers sur des rythmes encore plus entraînants...

Nous ne manquions jamais ce spectacle. Nous regardions ensuite avec envie les enfants des écoles publiques s'avancer devant les officiels pour recevoir chacun un gâteau sec et un petit drapeau à la hampe ornée d'une plume de poulet frisottante. Les élèves de l'école libre, comme nous, n'y avaient pas droit. Je trouvais cela injuste. La journée se terminait par un grand bal champêtre, précurseur de celui de la Saint-Aubrin, mais loin d'en avoir l'éclat et le prestige.

Ma première école

Il me faut remonter bien loin dans le passé pour revoir ces toutes premières images de ma vie scolaire. J'ai dû aller très tôt à l'école

pour avoir comme première maîtresse une religieuse alors que la sécularisation date de 1904.

Je la revois pourtant cette jeune religieuse Saint-Charles à la cornette arachnéenne. Elle s'appelle madame Sainte-Chrétienne. Debout dans un coin de la classe, elle montre aux bambins rassemblés autour d'elle un grand panneau où des lettres noires se détachent sur un fond jaune. Elle les leur désigne une à une du bout d'une baquette flexible comme une canne à pêche et leur fait psalmodier en chœur une sorte de mélopée dans laquelle chaque lettre est plus ou moins bizarrement associée à un mot ou à une idée... Et les bambins dociles chantonnent :

"A", madame Sainte-Agnès (c'était la maîtresse de la classe au-dessus) "B", bonbon... "C"... cerise... "D", dragée... etc. Rien ne nous faisait plus rire que "I" mon âne... On mettait toute sa voix dans ce "I".

La méthode était efficace car elle portait rapidement ses fruits. Lorsque nous connaissions bien nos lettres, on nous donnait un syllabaire, puis, très rapidement, notre premier livre de lecture : l'*Histoire Sainte* ou *la petite Bible illustrée*...

Les premiers personnages avec lesquels je fis connaissance furent donc ceux de l'Ancien Testament. J'aimais ces histoires merveilleuses et les vivais intensément. Je tremblais pour Isaac sur le bûcher du sacrifice... Je tremblais pour Daniel dans la fosse aux lions. Une histoire qui me passionnait était celle de Joseph chez le Pharaon, avec ses rêves de vaches grasses et de vaches maigres, d'épis de

blé, de soleil, de lune et d'étoiles... Tout cela était vivant à mes yeux. J'en ai gardé des impressions pour toute ma vie et relis encore par la pensée mes livres d'autrefois.

L'école avait seulement trois classes mais il y avait dans chacune plusieurs divisions.

Lorsque nous avions été sages toute la semaine, on nous donnait, le samedi, la croix d'honneur. La maîtresse ouvrait avec mystère une boîte oblongue et en sortait minutieusement de soyeux rubans aux teintes vives auxquels étaient suspendues des croix et des médailles. C'était un moment d'intense émotion. Retenant notre souffle nous attendions l'appel de notre nom et venions toutes tremblantes nous faire décorer. Les plus sages avaient un large ruban en sautoir, les autres un modeste petit nœud ; il y en avait aussi qui n'avaient rien du tout et s'en retournaient honteusement chez elles. Pendant toute la journée du dimanche, on arborait sa croix d'honneur que l'on restituait à la maîtresse le lundi matin.

J'aimais l'école et ne m'y suis jamais ennuyée. Le temps passait vite. On se trouvait tout à coup en mai et l'on faisait le "mois de Marie" dans le hall d'entrée. Chaque après-midi, nous nous réunissions devant le reposoir aux gradins recouverts de tulle brodé d'or au sommet duquel trônait une grande statue de la Sainte Vierge, et nous lui chantions des cantiques... On fermait la porte donnant sur le perron et on allumait des quantités de petites bougies... Nous apportions de gros bouquets de lilas et les premières roses de nos

jardins. En juin, on remplaçait la statue de la Sainte Vierge par celle du Sacré Cœur. Il y avait sur le reposoir des coquelicots et des bleuets cueillis dans les champs. J'en ai gardé une vision ensoleillée.

C'était le temps où l'on nous distribuait à la récréation de l'après-midi la boisson rafraîchissante que nous appelions le coca, constituée par la trempage de bâtons de réglisse dans une cruche ventrue, verte le plus souvent. La maîtresse en remplissait nos gobelets et nous trouvions cela délicieux.

Puis arrivait la distribution des prix, toute simple, sans cérémonie, en présence seulement de M. le curé de Notre-Dame accompagné de ses vicaires. Nous courbions devant eux la tête pour qu'ils y posent délicatement une couronne de laurier de papier aux feuilles vertes ou or, suivant nos mérites.

Je travaillais si bien qu'à 10 ans je passais dans la première classe où je rejoignais des "grandes" de 13 à 14 ans préparant le certificat d'études. Notre maîtresse, précédemment sœur Saint-Jean, était devenue madame Gandit, mais nous l'appelions toujours entre nous : la Sœur. Elle avait tout d'une bonne grand-mère engoncée dans des tas de jupes et de châles de laine. Elle avait une façon d'enseigner bien à elle où la fantaisie tenait une large place, mais son expérience et sa connaissance des enfants suppléaient aux déficiences de sa formation pédagogique.

La grammaire et l'orthographe tenaient une large place dans l'enseignement d'alors. Tous les jours nous faisions une dictée, à la

suite de laquelle nous écrivions des dizaines de fois nos "mots fautifs". Les conjugaisons, les analyses (grammaticales et logiques), les accords des participes étaient notre lot quotidien. L'arithmétique ne venait qu'après : problèmes, système métrique, calcul mental, tout cela s'ordonnait très bien dans nos jeunes têtes... Je me souviens de ma fierté le jour où j'appris ce qu'était une fraction !...

L'histoire et la géographie s'apprenaient par cœur. Je revois accrochées au mur ces grandes cartes de France où l'Alsace et la Lorraine figuraient en noir ou en violet, couleurs de deuil...

Nous avions aussi chaque jour, au début de l'après-midi, une heure de travail manuel. Notre ouvrage consistait à faire des lettres au point de croix avec un cordonnet rouge sur du canevas de plus en plus fin... On appelait cela une "marque". Elle comportait plusieurs alphabets, depuis le plus classique jusqu'au plus compliqué, orné de toutes sortes d'arabesques et de fioritures... En dessous nous brodions nos noms et prénoms suivis de la date de confection de ce chef-d'œuvre... Certains parents, fiers du travail de leurs filles, le faisaient encadrer !

Dans la classe, tout se passait en famille. La sœur donnait l'exemple. Elle avait l'habitude de faire cuire son dîner sur le poêle, dans une petite casserole de terre... Je sens encore le fumet qui s'en exhalait. Le morceau de viande mijotait doucement avec de petits oignons ; de temps en temps, elle l'arrosait d'un peu d'eau chaude

pour l'empêcher de brûler... La classe du matin se faisait au ronronnement du fricot...

Un jour, M. l'inspecteur arriva à l'improviste. La sœur n'eut que le temps de saisir sa casserole par la queue et de la faire disparaître dans le premier bureau d'élève qui se trouvait à sa portée. M. l'Inspecteur huma la bonne odeur mais ne sut pas (ou ne voulut pas savoir) d'où elle provenait... Il ne vit pas non plus (ou ne voulut pas voir) la fumée qui s'échappait d'un bureau, provoquant des ricanements et des poussées de coude chez les gamines... La pauvre sœur était "dans ses petits souliers" !

Tous les ans, le 25 novembre, nous fêtions la Sainte-Catherine, patronne des jeunes filles. Nous chantions à tue-tête : *Catherine était fille - la fille d'un grand roi – Ave Maria, Sancta Catharina* en tournant en farandole dans la cour... L'air vif nous mettait du rose aux joues. On imaginait le destin tragique de cette jeune princesse qui avait choisi le martyre plutôt que de renier son Dieu. Mais comme elle était au ciel, son histoire n'inspirait plus que de la joie et des chansons...

Et puis c'était un bon goûter autour de la table dressée dans la classe momentanément débarrassée de ses pupitres. A ce goûter, chacune avait apporté sa contribution suivant la profession de ses parents : la fille du boulanger avait fourni le pain, celle de la laitière, la crème, celle de l'épicier, des boîtes de sardines, celle du pâtissier, des duchesses et des chaussons aux pommes, etc. Il y avait même la

fille du fabricant de limonade pour nous approvisionner en boisson pétillante...

Pour moi, dont les parents n'étaient pas dans l'alimentation, c'était du jambon d'York acheté dans l'épicerie la plus fine de la ville. C'était une toute petite boutique de la rue Simon-Boyer où l'on trouvait toujours des produits frais, le patron, commissionnaire, effectuant chaque jour un voyage à Lyon... Il en rapportait les meilleures choses, même au gros de l'hiver, des fleurs de Nice, ce qui, à l'époque, était une rareté et un luxe.

Le goûter était très gai... On riait, on chantait, on racontait des histoires drôles... Ah ! elles n'étaient pas tristes les petites écolières de ce temps-là !

Le goûter fini, la table enlevée, on ouvrait le bal... Et quel bal ! avec accompagnement de pique-feu, de pincettes et de pelles à charbon... C'était là tout l'orchestre dont nous disposions et nous savions le mettre en valeur... J'entends encore ce tintamarre. Après tout c'était du rock avant la lettre... Qu'importe ! on s'était bien amusé... Sainte Catherine devait être contente, là-haut dans son paradis.

Nos voyages

On voyageait peu au début du siècle, pourtant il faut reconnaître que j'ai plutôt été gâtée de ce côté-là. Etait-ce la proximité de la gare P.L.M., le plaisir de regarder passer les voyageurs sur l'Avenue ou tout simplement l'attrait du dépaysement ?... Toujours est-il qu'il nous arrivait souvent de monter prendre le train. Le plus grand trajet était celui qui nous conduisait à Lyon…

Une véritable expédition !... On partait à 5 heures du matin pour débarquer à 10 heures à la gare Saint-Paul. On le savait et on prenait son mal en patience. C'était d'ailleurs si agréable de saluer au passage les maisonnettes des gardes-barrières, et toutes ces petites gares perdues dans la nature... On profitait des longs arrêts pour se dégourdir les jambes sur le quai... A Montrond, cela n'en finissait plus...

A Chazelles, nous regardions charger les caisses de chapeaux, à l'Arbresle, on nous montrait la tour du château qui évoquait je ne sais quel souvenir familial... L'approche de Lyon était périlleuse avec la traversée du tunnel de "Gorge-de-Loup" qui nous semblait interminable... Il nous semblait entendre dans le noir les hurlements lugubres de ce loup qui défendait l'antre du... Lyon. Enfin, le jour revenait. Ouf ! On était arrivé au port.

Vite on rassemblait les bagages posés sur le filet : le sac de voyage en toile grise brodée de violettes "au plumetis", le porte-parapluie assorti, l'autre sac en "canevas-java" brodé au point de croix où l'on entasserait les emplettes... et l'on sautait sur le quai.

Les escaliers de la gare descendus, on se trouvait immédiatement en plein Lyon, impression renforcée par la présence d'énormes lions en fonte couchés sur le pont la Feuillée enjambant la Saône (ils n'existent plus aujourd'hui).

Une de nos grandes joies était de prendre le tramway découvert pour aller au Parc de la Tête d'Or, un joli tram à banquettes et à petits rideaux, très agréable en été. On faisait quelquefois un arrêt place Bellecour pour une promenade dans la voiture aux chèvres ou sur l'âne Grisette... Au Parc, on nous menait au jardin zoologique avec l'inévitable arrêt devant la cage aux singes... Je les trouvais laids et leur préférais de beaucoup les lamas et les biches.

Mais il n'y avait pas de voyage à Lyon sans le traditionnel pèlerinage à Fourvière. Quelle émotion de prendre la "ficelle" et de monter dans le noir pour déboucher, à l'arrivée, en pleine lumière sur l'esplanade de la basilique où nous étions assaillis par les marchands de cierges, de médailles et d'images pieuses... Maman nous entraînait vite vers la vieille chapelle toute tapissée d'ex-voto et nous joignions nos cierges à ceux brasillant sous les voûtes enfumées. On y priait mieux, nous disait-elle, que dans la basilique trop neuve, trop vaste que nous traversions avec dédain...

Lyon pour nous, c'était aussi la promenade sur la Saône, en bateau-mouche... Je nous revois à l'embarcadère prenant place dans l'habitation flottante qui, pendant une bonne heure, allait nous entraîner dans son sillage mouvant entre les berges tranquilles. On se

laissait glisser doucement... On avait le temps de penser, de rêver... et puis on atterrissait à l'Ile-Barbe, pour retourner bien vite en ville par un tramway. Les enfants d'aujourd'hui ne connaissent plus le charme de ces promenades fluviales...

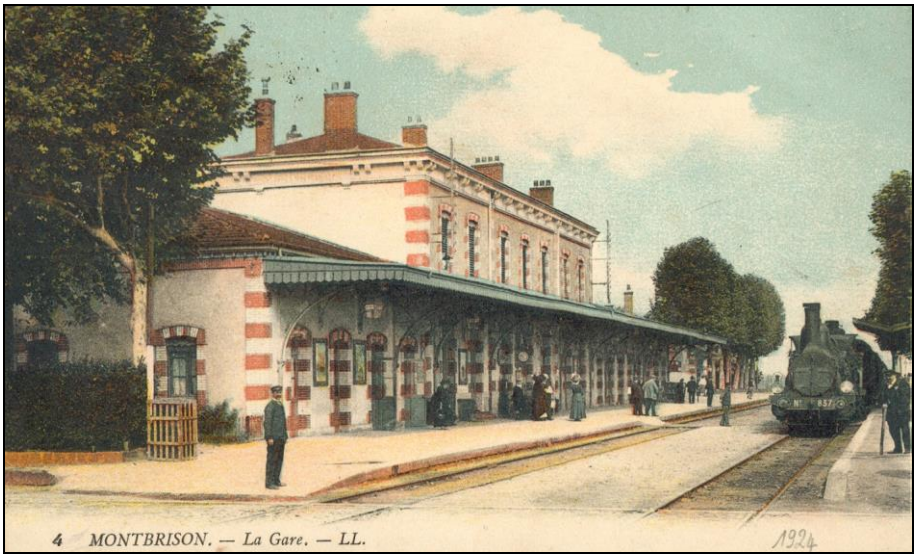
Nous faisions peu d'achats à Lyon. Ma mère se trouvait plus à l'aise à Saint-Etienne où nous allions trois ou quatre fois par an faire nos emplettes vestimentaires. Cela durait toute la journée. Nous débarquions à la Terrasse et prenions le tram jusqu'à Marengo. Puis nous nous mettions à arpenter la "Grande Artère" en admirant les vitrines. Nous prenions un semblant de repas (un sandwich au jambon et un chou à la crème) à la pâtisserie Coulois, alors la plus réputée de la ville... Comme boisson, un verre d'eau claire. C'est ce qu'il y a de meilleur.

Alors la série des achats commençait... Quelle corvée pour la petite fille que j'étais ! Il fallait aller de magasin à magasin, essayer là un chapeau, là un manteau, là une robe... Ma mère se montrait difficile et tourmentait les vendeuses... J'en étais rouge de honte. Pour finir je n'aimais pas ce que l'on m'achetait car, à cette époque, les enfants n'étaient jamais consultés sur leurs goûts. Je me rappelle avoir rêvé pendant des années d'une capeline de grosse paille garnie de velours noir et de coquelicots, et n'avoir jamais osé le dire...

Le meilleur moment de la journée était la visite aux Nouvelles Galeries. J'aimais cette ambiance de grand magasin et prenais plaisir

à traîner entre les comptoirs. Maman avait l'habitude d'y faire sa provision de fleurs artificielles pour toutes les potiches de la maison.

On prenait ensuite à toute vitesse la direction de la gare de Châteaucreux car si notre arrivée s'était effectuée par la Terrasse, notre retour exigeait la gare principale... C'était une habitude à laquelle on n'a jamais dérogé.



Nous avons un jour pris le train pour Clermont où nous sommes restés 2 jours pour voir l'exposition de 1910. A cette occasion, on nous a offert une promenade au Puy-de-Dôme dans le petit train qui escaladait la montagne... Là non plus, il ne fallait pas être pressé car les haltes étaient nombreuses et duraient longtemps... Les aubergistes venaient saluer les voyageurs en prônant le mérite de leur coq au vin, et les invitaient à venir le déguster dans des guinguettes champêtres.

Du haut du Belvédère nous avons longuement contemplé le panorama de Clermont dominé par les flèches de sa cathédrale se découpant sur un beau ciel bleu.

Il y eut aussi les tout petits parcours en chemin de fer, ceux des lundis de Pâques et de Pentecôte... Ils nous menaient seulement sur les bords de la Loire, à Andrézieux ou à Montrond, pour y manger une délicieuse friture. Je préférais Montrond à cause du parc où l'on pouvait se prélasser sous les ombrages après être allé boire un verre d'eau chaude (pouah !) à la fontaine du Geyser... pour digérer nos goujons... L'après-midi se terminait par une promenade en barque sur la Loire... A 6 heures on courait à la gare pour prendre le train du retour.

Avec le recul du temps, ces distractions apparaissent aujourd'hui bien désuètes ; elles constituaient pourtant à l'époque une recherche dans la qualité de la vie et je sais gré à mes parents de me les avoir procurées.

Nos promenades dominicales

Tous les dimanches d'été nous empruntions le même itinéraire. Nous quittions la maison vers 4 heures après que mon père eut fait sa sieste.

Maman soignait tout particulièrement sa toilette. Elle mettait une de ces jolies robes d'autrefois qui, s'évasant vers le bas, lui faisait la taille fine. Un haut col baleiné soutenait sa tête coiffée d'un grand chapeau fleuri. Elle se parait de ses bijoux : son sautoir en or à double rang où la montre était accrochée, ses boucles d'oreilles de diamant, ses bracelets et ses bagues. Elle se passait de la crème Simon sur le visage et sentait délicieusement bon.

Moi aussi on me mettait belle : robe de mousseline, ceinture de moire et, sur la tête, une charlotte en broderie anglaise ornée de choux de ruban. Mon frère avait un joli costume bleu marine avec un grand col blanc brodé et des parements de manches assortis. Il l'appelait son "costume de marquis"...

Dans nos atours de dimanche, nous montions le boulevard à pas lents. Maman s'abritait sous son ombrelle à volants comme toutes les élégantes de l'époque. Mon père, coiffé d'un canotier, tapotait le gravier du bout de sa canne à pommeau d'argent.

Arrivés au jardin d'Allard, nous nous asseyions sur un banc près de la grille afin de voir les gens passer sur la route. Ce n'était pas très drôle pour moi de rester assise des heures entières sans bouger à côté de mes parents. Si j'avais le bonheur de rencontrer une

compagne d'école, nous allions nous dégourdir les jambes autour du bassin ou autour du kiosque à musique les jours de concert.

L'Harmonie montbrisonnaise nous régalait souvent des airs de son répertoire. Il y avait foule ce jour-là au jardin d'Allard pour l'entendre. Les gens chics avaient l'habitude de louer des chaises au jardinier pour se mettre le plus près possible du terre-plein sur lequel jouaient les musiciens. C'était à cette occasion un déploiement d'élégances. Les petits enfants s'approchaient encore plus près et écoutaient de toutes leurs oreilles. Le programme débutait invariablement par une marche et se terminait par une valse. Vers le milieu du concert une fillette apportait une gerbe de fleurs au chef de l'Harmonie, M. Frot, et tout le monde applaudissait.

Le concert terminé, la Société défilait en musique derrière sa bannière constellée de médailles. Mon père, qui en avait fait partie dans sa jeunesse, prenait plaisir à nous nommer les concours dans lesquels ces récompenses avaient été gagnées, notamment certain concours de Genève dont il avait conservé un souvenir inoubliable.

Au jardin d'Allard

Concert de l'Harmonie

Après avoir profité longuement de notre banc, nous prenions le chemin du retour. Nous empruntions cette fois la Tupinerie, puis la rue Saint-Jean, enfin la rue de Lyon alors bordée de grands marronniers qui, au mois de mai, semblaient porter de petits cierges sur leurs branches pour célébrer la fête du printemps.

Le but de notre promenade était la gare P.L.M. Nous prenions placé sur un banc dans la salle des pas perdus et regardions le trafic des voyageurs. Il y en avait toujours. Nous attendions un train, deux trains, trois trains parfois. Pour nous faire prendre patience, nos parents nous permettaient de tirer un chocolat Menier au distributeur automatique ou d'acheter des bonbons à la recette buraliste tenue à l'intérieur de la gare par les demoiselles Thiers... Plus rarement, nous allions jusqu'à la buvette du quai et aidions Mlle Leyme (une amie de ma mère) à remplir de sandwiches et de croissants les jolies corbeilles qu'elle déposait sur la tablette extérieure au passage des trains. Il y avait à ces moments-là beaucoup d'animation autour de la buvette car les voyageurs étaient tout heureux de profiter de l'arrêt du train pour se détendre et se sustenter.

Il fallait enfin se décider à redescendre l'Avenue. Nous étions tout aussi fatigués que si nous avions parcouru des kilomètres au soleil... En arrivant à la maison, je n'avais même pas la force de quitter ma belle robe et de déboutonner mes bottines... Ah ! on s'était bien promené !... Et l'on recommencerait les dimanches suivants.

En hiver, on nous menait quelquefois au musée. Je me rappelle avoir été très impressionnée par la vue du maçon momifié dans sa cage de verre. On nous disait qu'il s'était tué eh tombant du toit lors de la construction de l'hôtel d'Allard vers les années 1812... Mais alors pourquoi ne l'avoir pas enterré comme tout le monde ! Le pauvre homme n'en demandait pas tant, et sa présence rendait encore plus lugubre un lieu qui, par lui-même, n'était pas très gai...

Il y avait pourtant des choses intéressantes à voir, notamment la collection d'oiseaux-mouches, une pure merveille. Certains n'étaient pas plus gros que le chaton d'une bague et scintillaient comme des pierres précieuses... On nous racontait comment ce bon M. d'Allard, qui n'y connaissait pas grand-chose en histoire naturelle, s'était fait gruger par un Suédois qui, en échange des pièces les plus rares de sa collection, lui avait donné une baleine... en carton ! Pendue au plafond, elle remplissait toute une salle.

Certains dimanches où, en raison de la pluie ou de la neige, il nous était impossible de mettre le nez dehors, nous tâchions de nous distraire à la maison.

On recevait des amis, on goûtait ensemble, les hommes jouaient à la manille, les dames papotaient, les enfants déballaient leurs jouets (nous étions très gâtés de ce côté-là). On installait la lanterne magique sur la table de la salle à manger et on projetait des vues sur un écran.

On mettait en marche le phonographe, car nous en avions un : un antique phonographe à cylindres de deux diamètres différents, les petits s'emboîtant dans les grands. Il en sortait des airs de valse : *Fiançailles* de Waldteufel, *Blanche de Castille*, *les Violettes* et des marches militaires telles que "Sambre et Meuse"... Tout le monde restait bouche bée autour du pavillon. Ce phono, datant des toutes premières années du siècle, était pour moi la huitième merveille de la terre.

Montbrison ville de garnison

J'ai connu dans mon enfance l'animation provoquée dans une ville par le séjour d'un régiment. C'était au temps des pantalons rouges et des épaulettes d'or, un temps à jamais révolu qui n'appartient plus qu'à la légende...

Car Montbrison avait son régiment, le valeureux 16e d'Infanterie qui s'était illustré pendant les guerres napoléoniennes, notamment à Wagram. 0n fêtait chaque année, le 6 juillet, l'anniversaire de cette

victoire : l'entrée du portail de la caserne était encadré d'ifs porteurs de lampions formant le nom de Wagram et ceux d'autres batailles moins importantes que j'ai oubliés. Ce jour-là, les soldats avaient une permission spéciale et se promenaient en ville... en gants blancs.

Entrée de la caserne de Vaux

Quelques images lointaines m'apparaissent : la guérite où une sentinelle monte nuit et jour la garde, les soldats en treillis blanc faisant l'exercice sur les boulevards et sur les places, au commandement rauque des sergents (de la fenêtre de l'école, nous

jouissions du spectacle), les revues et les défilés en musique qui faisaient battre bien fort mon cœur de petite Montbrisonhaise.

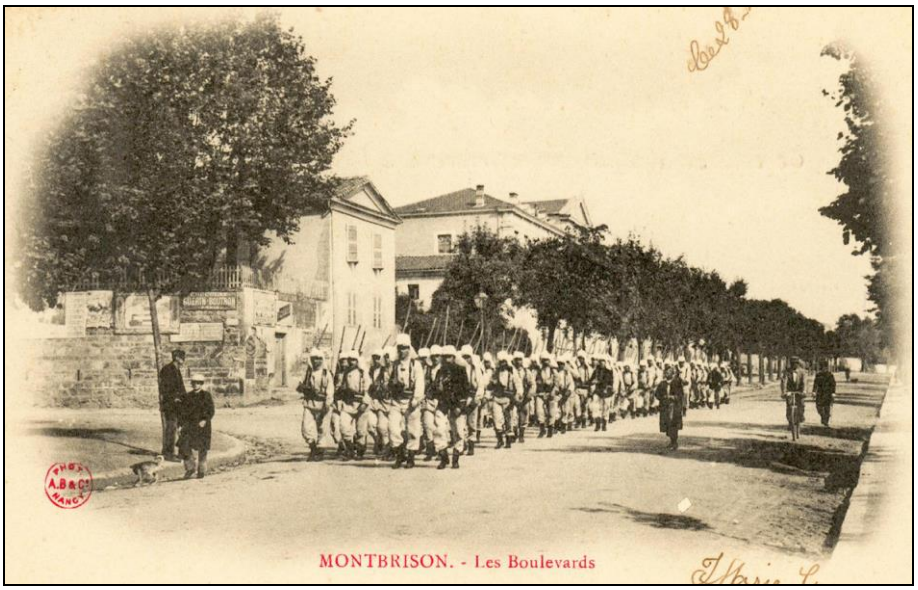
Notre vie était rythmée par les sonneries militaires. Nous en connaissions la signification, depuis le "réveil" jusqu'à la mélancolique "extinction des feux".

Lorsque je sortais de classe à 5 heures et demie, je me heurtais à la sortie du régiment. Le portail s'ouvrait et c'était la ruée vers l'extérieur ! Ivres de liberté, sous-officiers et soldats se hâtaient vers les cafés du voisinage. En ce temps-là la rue de la Caserne et la rue de l'Hôpital en étaient bordées. Quand il faisait beau, les terrasses étaient pleines. Il y avait de la gaieté dans l'air.

Montbrison, ville de garnison, avait aussi ses mondanités. Les officiers et leurs familles formaient une caste à part, rivalisant avec celle de la magistrature, très importante à l'époque (*le Rouge et le Noir* !)... Lorsque la colonelle donnait un bal, toute la ville dansait (en imagination évidemment !). Les habitants étaient tenus au courant par les "ordonnances", ces jeunes soldats du contingent, le plus souvent de la campagne, employés comme domestiques par les officiers... En allant faire les commissions de ces dames, ils colportaient les dernières nouvelles dans les magasins et tout le monde s'en amusait. J'ai encore le souvenir (très lointain) d'un bal costumé pour lequel la fille d'un commandant qui habitait à côté de chez nous avait été déguisée en "botte de paille" ! Comme elle était énorme, l'effet était plutôt grotesque... On avait eu beau piquer des

coquelicots et des bleuets dans son revêtement de paille et poser une faucille dorée sur sa tête, elle n'en était pas avantagée pour autant.

En classe, je ne me souviens pas d'avoir eu pour compagnes des filles d'officiers. La plupart d'entre elles fréquentaient l'institution la plus sélect de la ville, tenue par les "Dames Kopp", rue Martin-Bernard à l'emplacement aujourd'hui occupé par la rue Pasteur et la cour de l'école publique de filles. Il ne reste rien du bâtiment rasé en 1911 et peu de Montbrisonnais en ont conservé la mémoire.



Défilé, devant l'hôtel d'Allard et l'Ecole supérieure

La Fête-Dieu

A Montbrison, ville de chrétienté, les fêtes religieuses ont toujours eu une grande importance. Pour moi, elles constituent le meilleur souvenir de mon enfance.

Parmi celles-ci, la place d'honneur revient aux processions de la Fête-Dieu.

Je me revois toute petite dans une robe blanche serrée par une ceinture de soie bleue, portant au cou une corbeille garnie de pétales de roses. Je revois surtout les rues bordées de grands draps blancs piqués de petits bouquets.

Il y avait alors à Montbrison quatre processions de la Fête-Dieu pendant deux dimanches de suite : deux à Notre-Dame et deux à Saint-Pierre, alternativement le matin et l'après-midi. Certaines rues, comme la rue des Arches, limitrophe des deux paroisses, avaient droit au passage des deux processions.

Le parcours était jalonné de reposoirs tous plus beaux les uns que les autres. Je m'extasiais devant leurs gradins recouverts de tulle pailleté d'or, devant l'abondance des fleurs et des lumières. Je me croyais au Paradis !

Reposoir dans la rue Tupinerie

Aux sons joyeux des cloches de nos églises, la procession se mettait en marche suivant un ordre immuable. En tête venait la triste cohorte des orphelines de la Providence, en robes noires et en gros bas de laine, encadrées par leurs religieuses au voile noir égayé par un liseré d'azur... Elles semblaient détonner dans cette fête triomphale et soulevaient sur leur passage comme un murmure de pitié.

Quel contraste avec les autres enfants qui les suivaient, les plus petits cramponnés à une guirlande de papier pour ne pas se perdre en route ! Ils étaient tous parés, pomponnés avec amour par des mamans attentives qui leur souriaient au passage. Les garçons de l'école Saint-Aubrin brandissaient avec fierté de petites oriflammes multicolores.

Le cérémonial était minutieusement réglé par les prêtres du séminaire. Leurs élèves avaient leurs rôles bien déterminés les plus grands portaient des bannières (et Dieu sait s'il y en avait !), les moyens balançaient les encensoirs (c'étaient les thuriféraires), les plus petits (les fleuristes) portaient de grandes corbeilles de pétales de roses.

A l'approche du reposoir, un abbé élevait devant les enfants une page de livre sur laquelle se détachait une majuscule (le plus souvent M pour Marie ou J pour Jésus). Ils se mettaient alors dans l'ordre voulu pour former la lettre de façon impeccable.

Le prêtre qui portait sous le dais l'ostensoir sortait alors lentement et s'avançait vers le reposoir entre les têtes inclinées. Minute émouvante que celle de la bénédiction... Les clairons et les tambours sonnaient "Aux Champs"... Les gens s'agenouillaient au milieu de la rue, sur le bord des trottoirs, partout où ils se trouvaient... En même temps, les fleuristes lançaient des pluies de roses et les thuriféraires des nuages d'encens. Nous, les petits Montbrisonnais d'alors, plongions les mains dans nos corbeilles et en sortions une mince poignée de pétales que nous lancions de toutes nos forces en direction du Saint-Sacrement.

Et le cortège reprenait sa marche au son des hymnes et des cantiques. Immédiatement derrière le dais de velours rouge brodé d'or la maîtrise du séminaire entonnait le *Lauda Sion Salvatorem* repris par les hommes aux belles voix graves. Les chanteuses paroissiales

réparties en petits groupes au milieu de la procession reprenaient à leur tour. Elles avaient aussi tout un répertoire de cantiques d'autrefois...

Après tant d'années écoulées, il me semble les entendre encore... Comme j'entends encore les sonneries de la clique des P'tits Fifres Montbrisonnais, la valeureuse formation gymnique d'alors, qui avait si fière allure avec ses gymns tout de blanc vêtus scandant le pas sur les pavés.

Ces soirs-là, Montbrison avait un aspect inhabituel. Les rues étaient jonchées de pétales de fleurs que les passants tardifs n'osaient même pas piétiner... comme si un peu d'âme y était accroché encore…

Et toute la ville sentait l'encens.

Marguerite Fournier-Néel

Les P'tits Fifres dans la cour de l'école Saint-Aubrin

Numéros spéciaux de *Village de Forez*

consacrés à Montbrison

Aventurier (Gérard), ***Pasteur (1913-1993), parfum d'école et d'histoire,*** histoire d'une école montbrisonnaise.

Barou (Joseph), ***Montbrison de la seconde République à la Grande Guerre (1848-1914)*** : La vie d'une petite ville autour de 3 thèmes : la société, la vie municipale, l'évolution des idées.

Drevet (Pierre), ***Petite histoire du collège Victor-de-Laprade*** : chronique du *collège impérial au collège privé mixte en passant par le petit séminaire* en utilisant les archives de l'établissement..

Latta (Claude), ***Ravachol***, parcours de l'anarchiste né à Saint-Chamond en 1859 et guillotiné à Montbrison, le 11 juillet 1892.

Latta (Claude), ***Javogues (1759-1796)*** ; membre de la Convention nationale, représentant en mission.

Ouvrage collectif, ***Marguerite Fournier-Néel (1901-1997)*** *:* recueil d'articles consacrés à l'historienne montbrisonnaise.

Plagne (Henri), ***Le petit monde d'un écolier montbrisonnais (1929-1943)*** : souvenirs d'un élève de Montbrison.

Village de Forez*,* bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Réédition du n° 19 de juillet 1984 - ISSN : 0241- 6786

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : **Centre Social,** 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet,

Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4e trimestre 2010.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.